



Le Brésil en perspective

Vu de Paris ou de Montréal, le Brésil est le pays exotique par excellence : il a beau nous intriguer et nous fasciner, il reste largement méconnu. Nous avons eu, quant à nous, la chance d'observer la réalité de près, au-delà des clichés du carnaval, de la samba, des *favelas* ou de l'Amazonie impénétrable.

Désireux de vérifier sur place ce qu'il en était de ce pays 17 fois plus grand que la France, nous avons été séduits dès nos premiers séjours. Jacques, tout d'abord en 1971, lorsqu'il a été nommé *professor convidado* à l'Université de São Paulo où avaient enseigné ses maîtres Claude Lévi-Strauss, François Perroux et Fernand Braudel. André, depuis 1992, a parcouru dix-sept des vingt-six États en intervenant dans les milieux universitaires comme conférencier ou professeur invité. À nous deux, nous cumulons plus d'une cinquantaine de séjours au cours des quatre dernières décennies.

N'ayant aucune thèse à défendre, plutôt que de proposer un bilan de spécialistes, nous avons voulu faire

découvrir les principales facettes d'un pays qui n'a pas cessé de nous étonner. Nous faisons part de nos perceptions en recourant à une formulation qui privilégie nos expériences personnelles. Nous avons fait appel à notre collègue brésilienne, Luciana Oliveira, qui a le mérite d'être sensible aux réalités québécoises et françaises : nous avons compté sur elle pour apporter les nuances et les précisions nécessaires.

Aujourd'hui, le Brésil n'est rien de moins que la cinquième puissance économique du monde, un point de référence, tant sur le plan politique et financier, que sur le plan culturel et environnemental. Ce pays dont la langue est parlée par près de deux cents millions de locuteurs, qui dispose de ressources immenses, a connu à sa façon une révolution silencieuse et pacifique. En prime, il ne semble connaître aucun problème religieux ou ethnique. Aurions-nous découvert un paradis ?

Pas tout à fait, beaucoup s'en faudrait. *Ordem e Progresso* (ordre et progrès les mots sont affichés bien en évidence sur le drapeau national) mais tout Brésilien de bonne foi reconnaît volontiers que le partage de la richesse nationale n'a rien d'égalitaire, même si les politiques du président Lula ont engendré un progrès indiscutable. On en veut pour preuve l'évolution du coefficient Gini, cet indicateur qui sert à mesurer le degré des inégalités dans la répartition de revenu d'un pays. Plus son coefficient se rapproche de zéro plus la répartition de la richesse s'avère égalitaire. Ainsi, de 2002 à 2010, le coefficient est passé de 0,62 à 0,54. Si des améliorations

s'imposent pour faire disparaître les injustices encore trop criantes, le progrès se laisse percevoir.

L'exemple le plus convaincant de progrès est sans doute l'adoption du plan Real à la fin de 1993. Fernando Henrique Cardoso en fut l'artisan à titre de ministre des Finances. Dans un contexte où l'inflation pouvait dépasser les 1000 %, Cardoso fit un geste équivalent à l'adoption du nouveau franc en 1958 ou de l'euro en 1999 : il créa une nouvelle monnaie qui éradiqua le problème. Du jamais vu en Amérique latine depuis plus d'un siècle. Mais attention, en 2013, l'inflation a refait surface en approchant les... 7 %. Il ne faut pas pavoiser trop rapidement. Hélas, le désordre monétaire n'est jamais très loin et pas seulement sur ce plan.

Si le Brésil progresse, le désordre frappe toujours à la porte, comme l'ont fait voir les événements de la mi-juin 2013, que l'on n'a pas tardé à qualifier de « printemps tropical ». Les images des protestations dans les rues des grandes villes du pays au moment où se tenait la Coupe des Confédérations, qui sert toujours de prélude à la Coupe du Monde, ont fait le tour de la planète en étant relayées par les réseaux sociaux.

De plus, on ne peut passer sous silence la violence qui s'est répandue ces dernières années à travers tout le pays, Rio et São Paulo n'en ayant plus le monopole. Depuis les années 2000, on a vu surgir des *cercas elétricas* (barbelés électrifiés) installées au-dessus des clôtures de ciment qui, telles des forteresses, protègent les maisons contre les misérables en mal de nourriture ou de drogue. S'ajoute à ce problème celui de la corruption

endémique, encore trop souvent vue comme un mal nécessaire.

Par ailleurs, les Brésiliens ont la chance de parler une langue très vivante, malgré la propension à adopter des mots anglais, dont ils semblent être aussi friands que les Français. Et comme les Québécois, ils ont souvent mal à leur langue, que le commun des mortels maîtrise mal : si les uns et les autres ont leurs néologismes qui apportent une couleur non dépourvue de charme (on pense ici aux fameux *gírias*), on ne saurait ignorer les problèmes réels que ça représente.

En matière politique, on remarque, là comme ailleurs, le rôle grandissant des pouvoirs locaux. Le maire d'une ville de petite ou moyenne dimension s'avère un acteur clé dans l'élaboration d'initiatives à caractère économique-social. Alors que la France s'est «déruralisée» à un rythme exceptionnellement lent, le Brésil l'a été à un rythme beaucoup trop rapide, ce qui a engendré entre autres le phénomène des *favelas*. Le Québec se situe ici dans une position mitoyenne. Il revient à chacun de permettre l'essor de cette nouvelle ruralité, qui regorge de possibilités à l'heure des innovations technologiques et de la mondialisation.

Enfin, le «quatrième grand» que l'acronyme BRIC associe à la Russie, à l'Inde et à la Chine, peut-il nous apprendre quelque chose ? Nous avons voulu voir d'un peu plus près ce qui se passe dans ce demi-continent de cocagne qui, depuis toujours, contrairement aux «grands de la classe», fait surtout parler de lui par le football ou sa musique. En d'autres mots : faut-il prendre au sérieux

ce pays, apprendre à le connaître, et pourquoi? Ce livre vise à apporter des éléments de réponse en racontant, sans prétention, un pays complexe et déroutant, mais aussi irrésistible et passionnant à découvrir.